

**Au bout
du chemin...**

Patricia Hespel

**Au bout
du chemin...**

Roman

 Les
Nouveaux
Auteurs

Éditions Les Nouveaux Auteurs

16, rue d'Orchampt 75018 Paris
www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITIONS PRISMA

13, rue Henri-Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex
www.editions-prisma.com

Copyright © 2013 Editions Les Nouveaux Auteurs — Prisma Média

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-8195-03217

*À toutes les « vraies » rencontres,
qui nous bousculent, nous font avancer
et devenir un peu plus nous-mêmes.*

L'auteur vous informe que les divers lieux et situations dans lesquels évoluent les personnages de cette histoire sont fictifs, le plus souvent librement inspirés d'endroits ou faits existants en France, en Italie ou ailleurs.

1

Bras levés, Ève se tourne vers le miroir.

Suspend son geste. Le temps de compter jusqu'à deux.

Le chuintement des ciseaux contre sa nuque la fait frissonner tandis que le tulle s'affaisse à ses pieds en un petit tas mou, insignifiant. Elle se tord le cou pour contempler le résultat de son travail. Du voile, ne subsistent que quelques picots blancs enchevêtrés dans la masse de ses cheveux châtain.

Ses doigts palpent l'arrière de son crâne et y rencontrent une masse cartonneuse, hérissée d'épingles et de perles. Doit-elle prendre le risque de s'attaquer à ce montage dont le poids lui scie déjà les tempes? Il a fallu au maestro plus d'une heure de travail pour le mettre en place. Il lui en faudra au moins autant pour retrouver son allure habituelle. Trop long, trop risqué.

Dans leur maison de l'avenue Léopold I^{er}, ses parents doivent l'attendre, s'inquiéter de ne pas la voir revenir. Ève jette un regard en biais vers son téléphone portable. Elle préfère ignorer le nombre d'appels qui s'y afficheraient si elle le rallumait. Trop, sûrement, pour qu'elle ait le cran de les ignorer.

Dans sa chambre, l'attend une robe qu'elle ne portera pas et quelques accessoires, promis à l'oubli dans un coin de grenier. Elle n'est pourtant pas loin, l'excitation des premiers essayages chez la couturière, celle des dégustations chez le traiteur ou des heures fiévreuses passées à ergoter sur la couleur des nappes. Des moments futiles comme des bulles de champagne, qu'elle-même a vécus avec légèreté au contraire de sa mère qui tenait à ce qu'aucune fausse note ne vienne ternir le grand jour. Des instants de complicité aussi, comme cette fois où elles avaient écumé les boutiques de lingerie et essayé toutes sortes d'ensembles, romantiques, audacieux ou franchement coquins. Un après-midi où leur dissemblance lui avait soudain sauté aux yeux.

À cinquante-neuf ans, Elena faisait encore partie de ces femmes que les hommes suivent du regard. Les heures passées à la salle de fitness lui avaient sculpté une silhouette longiligne sur laquelle guêpières et soutiens-gorge pigeonnants semblaient trouver leur raison d'être. Dans le miroir de la cabine attenante, Ève s'était détaillée sans complaisance : plus menue, plus potelée aussi, un visage qu'on aurait pu qualifier d'intéressant à défaut de régulier et, surtout, ce regard atypique qui déroutait parfois les autres ; un regard qu'elle avait longtemps détesté, au point de porter des lentilles colorées, jusqu'à ce qu'Antoine lui assure qu'il faisait partie de son charme.

Le regard de la vendeuse lui avait confirmé ce qu'elle savait déjà. Ève avait opté sans rancœur pour un ensemble en dentelle, laissant le satin et les froufrous à Elena. Il n'y avait d'espace que pour une jolie femme dans la famille et le rôle ne lui revenait pas.

Plus que jamais, elle se faisait l'effet d'une pièce dépareillée, scotchée sur l'arbre généalogique d'Archambault pour créer une illusion de famille. Un trio demeurant sous le même toit, partageant la même table, jour après jour, sans réellement fonctionner de concert ; pas à la manière des tribus de ses amies, en tout cas, chez qui cela riait, criait ou pleurait selon les jours. C'était étrange, inexplicable, mais c'était leur quotidien, lisse et immuable comme un jour de Toussaint. À défaut de le comprendre, elle avait fini par l'admettre.

Du tiroir de la table de chevet, Ève sort l'enveloppe en vélin crème, boomerang-surprise déposé dans la boîte aux lettres un mois plus tôt, nanti du cachet « retour à l'expéditeur ». Est-ce depuis ce jour-là que les choses ont commencé à lui échapper ?

Pensant avoir commis une erreur dans l'adresse, Ève avait ouvert l'enveloppe et découvert son faire-part raturé et annoté. C'est juste après, quand elle avait tenté de comprendre, que les choses s'étaient envenimées : les dérobades excédées de sa mère, le mutisme impassible de son père, les reproches et les piques échangés autour du dîner refroidissant dans les assiettes, le besoin de prendre l'air, de lancer des coups de pied dans la fourmilière, d'envoyer balader leur monde trop lisse et leurs petits secrets.

Antoine était en déplacement professionnel. Pour ne pas rester seule, elle avait rejoint quelques amis dans un café et branché le pilote automatique sans se soucier de savoir jusqu'où il l'emmènerait... Plus loin qu'elle ne l'avait pensé, trop loin pour qu'elle puisse oublier. Elle s'était réveillée le lendemain, en

pleine confusion. Dans son océan d'incertitudes, seuls demeureraient fermes les sentiments d'Antoine et la date de leur prochain mariage. Pour ne pas perdre pied, elle avait voulu continuer à y croire, s'y était accrochée avec l'énergie du désespoir. Jusqu'à ce matin.

Ravalant ses larmes, Ève plie le faire-part et le glisse dans la poche de son jean. De l'armoire, elle extrait un sac de voyage et y enfourne pêle-mêle tee-shirts et sous-vêtements piochés au hasard des tiroirs. Comment a-t-elle pu se leurrer si longtemps ?

La lucidité ne lui est revenue qu'au moment où, dans un dernier nuage de laque, Jean-Bruno a retourné son fauteuil vers le miroir et lâché d'un ton satisfait : « Nous y sommes ! Prête pour le grand saut ? »

L'espace d'un instant, tout s'est brouillé devant ses yeux. Grands dieux, non, elle n'est pas prête ! Jamais sa vie ne lui a paru plus emmêlée, ses choix plus incertains. Jamais sa solitude ne lui a tant pesé. Si seulement elle avait quelqu'un à qui se confier. Elle aurait pu en parler, dédramatiser, peut-être même en rire. Mais Rachel – la seule véritable amie qu'elle ait jamais eue – vit aujourd'hui à six mille kilomètres d'elle. Quant aux autres... quels autres ?

Inquiet de sa pâleur, Jean-Bruno lui a proposé un remontant qu'elle a avalé cul sec. L'alcool n'a rien changé. Dès l'instant où son regard a croisé dans le miroir ce reflet trafiqué d'elle-même, toutes imperfections gommées, Ève a su qu'elle n'irait pas jusqu'au bout du rôle qu'elle s'était assigné.

Tout s'est enchaîné très vite. Comme si une autre avait pris le contrôle des événements : payer le coiffeur, maîtriser sa voix, téléphoner à sa mère et lui

annoncer qu'elle aurait du retard ; arranger un crochet par l'appartement sans éveiller les soupçons du chauffeur qui l'attend en bas, dans la limousine louée pour l'occasion ; rassembler son kit de survie, sans envisager les arguments raisonnables, sans penser à personne, pour ne pas flancher.

Ni à sa mère, qui doit, en ce moment, récapituler une dernière fois ses listes tout en posant la couche de finition de son vernis à ongles. Ni à son père, probablement réfugié dans son cabinet de travail pour se soustraire à la frénésie ambiante. Ni surtout à celui qu'elle s'apprête à trahir.

Ève s'arc-boute sur la fermeture Éclair du sac, décroche une veste dans la penderie et troque ses ballerines contre une paire de baskets. Dans son empressement, elle fait tomber le cadre photo déposé sur la commode et le redresse sans y jeter un regard. Elle ne connaît que trop bien cette photo prise lors des dernières vacances passées en Grèce avec Antoine. Bronzés, souriants, enlacés : image même d'un couple témoin qui la fait aujourd'hui frémir.

À cette heure-ci, Antoine doit être arrivé à l'Église, après avoir fait livrer chez elle le bouquet qu'il a spécialement composé. Elle ne verra pas les fleurs qu'il a choisies. Roses, lys ou orchidées ? Tradition ou exotisme ? Elle aurait aimé savoir.

De l'imaginer dans son frac gris, à faire les cent pas sur le perron de l'église, lui serre le cœur. Elle imagine sa nervosité tandis qu'il accueille ses connaissances, reçoit leurs félicitations et les oriente vers le maître de cérémonie. Elle devine son impatience, l'embarras des proches, les tentatives d'explications, puis l'inquiétude

et, enfin, l'incompréhension lorsqu'il deviendrait évident qu'elle ne viendrait pas. Après seulement, viendraient la colère et la rancune.

De quel droit lui inflige-t-elle ce chagrin, cette humiliation cuisante ? Et si la fuite était une erreur ?

Le voile roulé en boule un peu plus loin sur le sol semble la narguer : trop tard !

La sonnette de l'appartement déchire le silence. Sa mère a dû appeler le chauffeur pour la rappeler à l'ordre. Ève traverse l'appartement en hâte, balayant du regard le décor qu'elle avait conçu avec Antoine pour abriter leur vie de jeunes mariés. Un bel écrin pour la femme bibelot qu'elle pensait encore devenir quelques heures plus tôt. Elle ne regrette rien. Sauf peut-être cette trahison de dernière minute envers celui qu'elle sait sincèrement amoureux d'elle.

Saisissant un bloc-notes et un crayon, Ève réfléchit à toute vitesse. Comment justifier sa dérobade en deux phrases ? Il n'existe qu'un mot pour résumer ce qu'elle ressent à l'instant. C'est celui-là qu'elle inscrit en capitales sur le bloc, avec le sentiment d'avoir exprimé l'essentiel.

La porte de l'appartement claque derrière elle, signal d'un départ trop longtemps différé.

2

Trois mois déjà que sa vie a pris ce goût de TGV fou. Trois mois que Marilou s'est fait la malle. Émile s'en souvient comme si c'était hier : la maison sombre, immensément vide, le billet d'adieu qu'il retournait entre ses doigts sans y croire. Du haut de son mètre cinquante-neuf, Marilou l'avait envoyé au tapis en quelques lignes. Sous les mots, il avait décodé la rancœur et la déception de sa compagne ; pour ce temps perdu à tenter de s'aimer comme les autres, pour ce bonheur auquel elle avait cru et qui leur échappait aujourd'hui. Émile s'était laissé tomber sur le pouf oriental qu'ils avaient ramené de Turquie, tripotant la commande de la Playstation de Toni avant de la balancer de toutes ses forces contre le mur. Lui aussi avait cru à leur histoire, s'était plié en quatre pour la faire marcher et voilà tout ce qu'il récoltait aujourd'hui : quelques phrases aigres noyant des sous-entendus insultants. L'incrédulité d'Émile avait peu à peu viré à la colère froide.

Les jours s'étaient enchaînés les uns aux autres. Marilou n'était pas revenue, mais son message continuait à le brûler. Seule la Soif parvenait à apaiser le feu qui le consumait de l'intérieur. La Soif n'était

pas une amie. Pour lui échapper, il lui fallait rouler, dévorer le bitume jusqu'à l'abrutissement. L'engrenage s'était amorcé sans qu'il en soit vraiment conscient : réduire la durée des pauses réglementaires, en zapper une de temps en temps, puis les oublier carrément, raccourcir les nuits, parfois même oublier de dormir... À ce rythme-là, il tenait des cadences nettement plus élevées que la moyenne. Les conséquences n'avaient pas traîné : Émile avait été convoqué au bureau pour s'expliquer avec le patron.

L'homme s'était montré sympathique, un peu trop même. Quelqu'un devait avoir vendu la mèche au sujet de Marilou, à moins qu'il ne s'y soit mal pris pour trafiquer les mouchards installés sur le moteur. Une première impression rapidement confirmée : après un petit boniment paternaliste, l'homme avait évoqué les difficultés de la vie de famille dans le métier, la nécessaire patience des épouses de routiers, avant de virer à la mère poule, soudain soucieux de sa mine de papier mâché, de son regard éteint. Émile était resté sur ses gardes. Si les patrons commençaient à se préoccuper de la santé de leurs ouvriers, le Grand Soir n'était plus loin.

Le patron avait finalement dévoilé son jeu : une mise au repos de quinze jours, dans son propre intérêt, renouvelable si nécessaire sur avis du médecin-conseil. Que pouvait-on opposer à tant de sollicitude ? Bien sûr, Émile avait conscience d'être mal en point, usé et las de tout. Mais il savait aussi qu'arrêter de rouler, c'était lâcher la bouée qui le maintenait à la surface, tourner en rond chez lui et ouvrir grand la porte aux idées fixes. La Soif n'attendait que cela pour lui mettre

le grappin dessus. Émile avait protesté, mais l'autre lui avait fait comprendre qu'il n'avait pas voix au chapitre. Qu'il profite de ce congé forcé pour se refaire une santé et leur revienne en pleine forme, on ne lui en demandait pas plus !

Le surlendemain de cet entretien, Émile était allé traîner à la sortie du supermarché où travaillait Marilou. Il ne savait pas très bien ce qu'il voulait : lui parler, essayer d'arranger les choses ou lui faire rentrer dans la gorge les mots qu'elle lui avait balancés. La seule chose dont il était sûr, c'est qu'il filait un drôle de coton depuis qu'elle l'avait quitté. Il se sentait prêt à toutes les promesses pour rembobiner le film, oublier leur dernière nuit et les insultes qu'ils s'étaient jetées à la figure. Pour qu'elle revienne avec Toni. Et surtout, qu'elle n'ait rien dit, rien écrit.

19 h 51. Marilou était sortie du supermarché. Petit bout de femme en imperméable rouge et bottes noires à talons. Elle avait coupé ses cheveux. Cela lui allait bien. Elle était encore plus classe. Trop ? Émile n'avait pas osé l'aborder alors il l'avait suivie. Sur le parking du supermarché, elle s'était retournée. Il s'était cru démasqué, mais elle avait poursuivi sa route.

Émile avait suivi le bus de Marilou jusqu'à un lotissement de banlieue. Tapi dans sa voiture, il l'avait vue ouvrir la porte d'un pavillon semblable aux autres de la rue, avait entendu les cris de joie de Toni accueillant sa mère, assisté au départ de la baby-sitter puis à l'arrivée d'une berline métallisée qui s'était garée devant l'entrée. L'homme n'était même pas beau : la quarantaine banale et tristounette, attaché-case de bureaucrate et calvitie bien entamée. Quelle pitié !

Longtemps, il était resté caché sur le trottoir d'en face, observant la maison, guettant les lumières qui s'allumaient et s'éteignaient, essayant de deviner la salle de bains, la chambre de Toni, de Marilou et de son Kojak en costard. Imperméable à l'humidité du soir comme à la voix qui le pressait de rentrer, de cesser de se faire mal.

Quand la dernière lumière s'était éteinte, Émile avait regagné sa voiture, le corps lesté d'une solitude plus grande encore. La Soif l'attendait sur le siège passager, prête à compatir. Elle lui avait collé un baiser sur la bouche et ne l'avait plus lâché depuis.

De la soirée qui avait suivi ne surnageaient que quelques instantanés confus et noyés de bière : le visage neutre d'un barman, un comptoir encombré de verres, les lumières d'un troquet minable et, surtout, cette sécheresse logée au fond de son gosier, si insoutenable qu'il lui semblait qu'il ne boirait jamais assez pour s'en débarrasser. Était-ce d'avoir tant parlé ?

D'ordinaire, Émile est plutôt adepte du « silence qui en dit long ». Ce soir-là pourtant, il s'était déboutonné sans pudeur. À ses frères poivrots qui grommelaient entre leurs dents et hochaient la tête à contretemps, il avait tout déballé : cette femme avec son même, croisés trois ans auparavant et devenus son trésor et sa famille, les mois passés à trimer pour leur offrir la belle vie, sa patience et ses efforts pour ranimer des sourires sur les lèvres de Marilou, l'injustice de ce bonheur bâti à la force du poignet qui avait fini par pourrir de l'intérieur. Il avait gueulé comme une bête, braillé qu'il était trop con de ne rien avoir vu venir, s'était cogné le front contre le zinc, avait dégringolé de son tabouret

avant de se retrouver viré sur le trottoir. Il avait fini dans le caniveau, à vomir sa haine en imaginant Kojak occupé à sauter Marilou.

Les jours suivants lui avaient échappé. Terré chez lui, Émile n'avait pratiquement pas dessoûlé pendant le reste du congé destiné à le remettre d'aplomb. Puis il y avait eu cette drôle de soirée, entre songe et hallucination, l'avant-veille de sa reprise.

La voix avait résonné dans sa tête alors qu'il fixait dans le blanc des yeux sa bouteille déjà bien entamée : « Regarde-toi, mon vieux ! Tu ne fais même pas pitié, tu fais honte. » Bouche ouverte, Émile fixait le canapé en face de lui. Trop allumé pour avoir peur. Moitié drag-queen, moitié fantôme, l'apparition se tenait assise en face de lui, très droite, entourée d'un brouillard blanc, semblable à celui d'un fumigène. Émile avait plissé les paupières pour effectuer la mise au point.

— T'es qui, toi ?

L'apparition s'était penchée vers lui pour essuyer le filet de salive qui lui coulait le long du menton.

— Quelle importance ? Ne laisse pas la Soif te dicter sa loi, Émile.

— C'est juste une mauvaise passe, avait bredouillé Émile, la langue en compote. C'est moi le patron, j'arrête quand je veux. Tiens, on dit demain. J'arrête demain.

— Tu n'es plus le patron. C'est bien ça, le problème.

Le spectre avait le même regard triste que Marilou lorsqu'il rentrait éméché le soir. Sa voix, grave et mélodieuse, lui rappelait vaguement quelque chose, impossible de se rappeler. Sa mémoire en avait

mécaniquement enregistré le timbre en attendant de se rappeler où il l'avait déjà entendue.

Émile avait titubé jusqu'à la salle de bains, s'était regardé dans le miroir. Teint grisâtre, barbe et tignasse en bataille, regard de cocker défoncé. Ce poltergeist d'opérette avait raison : il fallait qu'il se reprenne d'urgence. Sinon, un de ces jours, il irait faire la peau à Kojak. Et puis quoi ? La taule ?

La bouteille avait roulé sur le sol. Il était entré tout habillé dans la douche. L'eau avait coulé, tiède d'abord, chaude et brûlante puis glacée, d'un seul coup, pour se rappeler qu'il était vivant, qu'il avait le choix de se faire mal. Tandis que l'eau le soulageait du poids de son ivresse, Émile s'était laissé glisser à terre et avait laissé déborder les larmes qu'il contenait depuis le départ de Marilou.

— Demain, j'ai dit demain. Tu m'crois pas, mais tu verras.

Dans le miroir, son empêcheur-de-boire-en-rond l'observait d'un air approbateur. Il lui avait semblé qu'il – ou elle, va savoir – souriait bêtement. C'est alors qu'une illumination l'avait traversé.

— Je sais qui t'es. T'es un Ange, pas vrai ?

Guettant la réponse, Émile avait éteint le robinet et était sorti à quatre pattes de la douche. La salle de bains était déserte. À quoi d'autre pouvait-il s'attendre ?

Le quinzième jour, à midi, Émile faisait le pied de grue devant le bureau du patron, net et rasé de frais. Comme si de rien n'était. Ou presque. Quelques veinules rouges dans le blanc des yeux, le front vaguement moite, la bouche un rien trop molle.

Le directeur l'avait accueilli avec enthousiasme. Il lui avait serré la main, tapé dans le dos et lui avait trouvé meilleure figure. Bel exemple d'aveuglement justifié par une recrudescence de travail au sein de la boîte. Émile avait joué le jeu, promis juré craché de respecter les règles et les horaires. Il était sorti du bureau sans toucher à la bière que la secrétaire lui avait servie. Il ne fallait tout de même pas le prendre pour un imbécile !

Depuis, il enchaînait à nouveau les missions, chargeait, transportait, débarquait sans discontinuer. La route était devenue laide, sans charme ni poésie ; sans personne pour l'attendre au bercail. Les yeux vissés sur le macadam, Émile gobait les kilomètres, se soulait de musique et passait les pauses réglementaires en compagnie d'autres chauffeurs pour ne pas être tenté de boire un coup. Il ne s'arrêtait que pour manger, faire le plein ou se reposer... du moins, essayer.

La pause nocturne était celle qu'il redoutait le plus, il en repoussait sans cesse le moment. Car en dépit de ses résolutions, Émile continuait à flirter avec la Soif comme avec une vieille maîtresse exigeante qu'on ne parvient pas à repousser. C'était surtout la nuit qu'elle le tourmentait, lorsque les minutes s'enfilaient comme des perles sur le fil de ses pensées morbides. Souvent, il lui cédait, juste histoire de s'assommer et de dégommer les vautours qui lui tournaient autour. Et tant pis si certains soirs, les rapaces étaient si coriaces que le fond de la bouteille y passait.

Quand le sommeil le surprenait enfin, l'aube n'était plus loin. Parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, Émile

se levait, tâtonnait, à la recherche de ses comprimés d'aspirine et s'ouvrait une canette de Red Bull. Pour les ailes, ce n'était pas gagné, mais ça l'aidait à tenir.

À la réflexion, une vraie vie de con ! Sans but, sans départ ni arrivée puisque chaque course en entraînait une autre, tout aussi vaine. Il en serait ainsi tant qu'il laisserait les rênes à la Soif, il le savait.

« Ne la laisse pas te dicter sa loi. Bats-toi, reprends le contrôle ! »

Émile songeait souvent au message bienveillant de l'apparition hallucinée au cours de sa nuit d'ivresse. S'il avait fini par se convaincre d'avoir traversé une crise de delirium tremens particulièrement réaliste, l'épisode l'avait plus perturbé qu'il ne voulait l'admettre. L'empathie et la lucidité tranquille de son interlocuteur lui avaient fait tant de bien, ses propos lui avaient semblé si justes qu'il en serait presque arrivé à souhaiter que l'Ange existe vraiment, qu'il se manifeste à nouveau lorsqu'il empoignait le goulot de la bouteille, pour retenir son geste et le préserver de la tentation. Il eût été tellement plus facile de se sentir compris et soutenu dans cette lutte contre lui-même dans laquelle il s'épuisait.

La vérité, c'est qu'il était seul et qu'à tout prendre, l'existence était plus supportable au travers du filtre de l'alcool que dans sa laideur toute crue.